

## Pour une éthique de la fêlure

### Lectures deleuziennes de Fitzgerald

Alexandre MARTIN

*Université de Bordeaux, IRM (EA 7434)*

**Mots-clés :** fêlure, effondrement, événement, lignes, expérimentation

**Résumé :** Pour Deleuze, la littérature ne s'entend pas comme interprétation mais comme expérimentation d'affects inédits qui déstabilisent l'équilibre du sujet. Or, à l'origine de cet ébranlement, il y a la fêlure. Et c'est à la faveur de plusieurs relectures de la nouvelle de Fitzgerald de 1936, « La Fêlure », que Deleuze, dès *Différence et répétition* et jusqu'à *Mille Plateaux*, exploite ce que nous pourrions appeler une *éthique de la fêlure* qui contient une face accidentelle-passive et une face événementielle-active. Et toute la difficulté se noue autour de ce processus de transmutation de la fêlure qui constitue à la fois le danger d'un effondrement total et l'occasion d'une métamorphose du sujet. La fêlure permet ainsi de mettre en exergue le fait que le sujet peut se constituer autour et avec la fragilité à la condition de traverser cette zone d'indiscernabilité où la vie côtoie la mort.

## Escamotage de la fêlure : la fragilité comme impuissance

La fragilité, à la différence de la vulnérabilité, désigne moins un état qu'une imminence, une « possibilité<sup>1</sup> », comme le dit Jean-Louis Chrétien, en l'occurrence celle d'une cassure, d'une fracture qui fait éclater les parties entre elles au point qu'un être vivant ou non-vivant ne forme plus une totalité consistante et résistante. Ainsi, lorsqu'un verre se brise, il éclate en mille morceaux et n'est alors plus à même de remplir sa fonction. Mais, bien souvent, cette cassure n'arrive pas d'un coup, quand bien même il semblerait suffire d'un seul et unique coup pour que la fracture advienne de manière effective. Au contraire, ce que révèle la cassure, c'est un tracé, un sillon où les points et les zones de fragilité, de moindre résistance forment une « ligne de faille<sup>2</sup> ». L'être s'ouvre alors comme un « grand canyon<sup>3</sup> ». Ce tracé c'est la *fêlure*, « avec ses sœurs menaçantes, la faille, la fissure, la craquelure, ou la paille dans le métal<sup>4</sup> ». Ce qui fait le propre de la fêlure, c'est qu'elle désigne une entaille dans un corps quelconque mais sans que cela n'aille jusqu'à sa dissémination. Ligne de crête, la fêlure est un équilibre instable qui menace d'éclater. C'est la raison pour laquelle la fragilité n'est pas la vulnérabilité, elle n'est pas un état durable, mais une position délicate qui se tient juste au-dessus de la chute, le « point de bascule » vers la vie ou vers la mort. Or, comme nous l'avons dit en amont, la fêlure est une manifestation *singulière* de la fragilité. En effet, chaque corps se fissure de la manière qui lui est propre: le verre éclate, le métal rouille, l'eau pourrit et l'homme vieillit, ce qui fera d'ailleurs dire à Deleuze que « la vieillesse c'est l'être<sup>5</sup> ». Mais, et quoi qu'il en soit, la fêlure forme ou annonce un commencement de fracture de l'être considéré, chaque corps ayant sa manière propre de se fissurer. Freud importera dans le domaine naissant de la psychopathologie le modèle géologique de la fêlure.

La pathologie peut, en les agrandissant et en les grossissant, attirer notre attention sur des conditions normales qui, autrement, nous auraient échappé. Là où elle montre une cassure ou une fissure, il peut y avoir, *normalement* (c'est nous qui soulignons), une articulation. Si nous jetons un cristal par terre, mais pas n'importe comment, il se casse, suivant des directions de clivage en des morceaux dont la délimitation, bien qu'invisible, étant cependant déterminée à l'avance par la structure du cristal. Des structures fêlées et fissurées, c'est aussi ce que sont les malades mentaux<sup>6</sup>.

Ce que met en exergue ce riche passage de Freud c'est le fait que les lignes de faille appartiennent à la structure même de l'être. Si la fêlure survient, si notre être se trouve entaillé, ce ne pourra être et ce ne devra être qu'à certains endroits et pas à d'autres. Mais l'autre aspect de ce passage est l'anormalité de la fêlure, c'est-à-dire le fait qu'elle soit considérée comme une impuissance, une incapacité à normer le monde. Le fêlé – et c'est ainsi que nous qualifions péjorativement certaines personnes – est un anormal au double sens du

---

<sup>1</sup> CHRÉTIEN, 2017 : 7.

<sup>2</sup> HUSTON, 2011.

<sup>3</sup> LOWRY, 2008.

<sup>4</sup> CHRÉTIEN, 2017 : 64.

<sup>5</sup> DELEUZE, 2004.

<sup>6</sup> FREUD, 1989 : 82-83.

terme: il est impuissant à normer le monde et il s'écarte trop de la norme. La fêlure comme handicap, comme quelque chose qui doit être soigné et qui suppose la restauration du sujet sain. L'on voit ainsi que la fêlure est ce qui doit faire l'objet d'une relève dialectique afin d'éviter qu'elle ne dégénère en un éclatement psycho-physique qui peut prendre des formes aussi variées que la neurasthénie ou la schizophrénie.

Cette approche pathologique de la fêlure fait écho à celle de Hegel. « Les blessures de l'Esprit, guérissent sans laisser de cicatrices<sup>7</sup> » écrit-il en ce sens dans la section de la *Phénoménologie de l'Esprit* consacrée au déploiement de l'Esprit engagé dans le processus de soi comme « réconciliation absolue ». Cette blessure fait écho aux analyses qu'il consacre à la folie dans la *Philosophie de l'Esprit* et qui désigne un *négatif* installé au cœur du sujet à cause duquel il n'est pas en mesure de réconcilier les parties de son âme. C'est ce qu'il nomme plus précisément encore le « déchirement<sup>8</sup> ». La limite de la fêlure, de cette blessure de l'âme, serait donc le déchirement qui rend vaine toute tentative de relève dialectique dans et par un sujet. Là encore la fêlure est ramenée du côté du négatif qui menace le sujet d'effondrement. « Ce négatif n'est pas surmonté par l'homme à l'esprit dérangé, - la dualité en laquelle elle se disloque n'est pas ramenée à l'unité<sup>9</sup> ». Le sujet se trouve littéralement écartelé « en deux sortes de personnalités<sup>10</sup> ». Cette polarité Hegel-Freud<sup>11</sup> semble toutefois devoir être discutée et relativisée afin d'exploiter une *éthique de la fêlure*. En effet, ce qui apparaît à la lumière de leurs analyses respectives, c'est un escamotage de la fêlure, toujours poussée du côté négatif et devant faire l'objet d'une restauration de l'unité subjective pour Hegel et d'une guérison de la pathologie de la personnalité fêlée pour Freud. C'est en ce sens que Deleuze écrit que « (...) la fêlure est vite comblée par une nouvelle forme d'identité, l'identité synthétique active<sup>12</sup> ».

### Silence de la fêlure

Ce qui intéresse tout particulièrement Deleuze dans les analyses qu'il consacre à la fêlure, et ce, dès *Différence et répétition*, c'est le fait qu'elle soit une condition de possibilité d'émergence de la pensée. Loin de se réduire uniquement à une anomalie pathologique, la fêlure est ce qui *force* la pensée à penser, véritable « élément d'une révolution copernicienne<sup>13</sup> ». La fêlure, telle que la conçoit Deleuze, constitue une tentative permettant d'éviter le double écueil hégélien de la restauration de l'unité subjective et freudien de la dissémination pathologique. Et c'est à la faveur des lectures de la nouvelle autobiographique de l'écrivain américain Francis Scott Fitzgerald, « La fêlure<sup>14</sup> », que Deleuze élabore ce que

---

<sup>7</sup> HEGEL, 1991 : 441.

<sup>8</sup> HEGEL, 2012 : 492-493.

<sup>9</sup> HEGEL, 2012 : 492-493.

<sup>10</sup> HEGEL, 2012 : 492-493.

<sup>11</sup> Pour ce qui concerne le rapprochement entre Hegel et Freud, nous nous permettons de renvoyer à l'excellent ouvrage de Claire PAGÈS, *Hegel et Freud, Les intermittences du sens*, Paris, CNRS Editions, 2015, 405 pages.

<sup>12</sup> DELEUZE, 1968 : 117.

<sup>13</sup> DELEUZE, 1968 : 117.

<sup>14</sup> FITZGERALD, 2021. Nous faisons référence à une autre édition et une autre traduction que celle utilisée par Deleuze qui est susceptible de dater quelque peu.

nous pourrions appeler une éthique de la fêlure et qui doit nous permettre de désenclaver la fragilité du schéma réducteur et pathologique de l'impuissance. De *Différence et répétition* à *Mille Plateaux* en passant par *Logique du sens*, Deleuze fait montre, à l'égard de Fitzgerald, d'une intimité et d'une « affinité dont nul ne saurait douter, une proximité de souffle et de capacité de voir (...) qui rend indécente l'intervention du commentaire<sup>15</sup> ». Et si Deleuze s'intéresse tellement au « cas » Fitzgerald c'est parce que la fêlure est à la fois vécue comme une impuissance *et* comme une puissance, comme un effondrement *et* comme un processus créatif sans que ces deux faces ne puissent ni ne doivent être distinguées. En effet, entre 1934 et 1936, Fitzgerald publiera des textes autobiographiques – dont l'accueil, notamment par son ami Ernest Hemingway, sera plus que mitigé – qui traitent de son impuissance à écrire. Répondant aux demandes pressantes et insistantes du rédacteur en chef du magazine *Esquire*, Arnold Gringrich, qui le somme d'écrire, Fitzgerald écrit : « Je vais écrire tout ce que je peux écrire sur le fait que je ne peux pas écrire. Ce fût la *fêlure*<sup>16</sup> ». L'incipit de *La Fêlure* commence ainsi :

De toute évidence, vivre c'est s'effondrer progressivement. Les coups qui vous démolissent le plus spectaculairement, les grands coups soudains qui viennent - ou semblent venir - de l'extérieur, ceux dont on se souvient, ceux qu'on rend responsables de tout et dont on parle à ses amis dans les moments de faiblesse, ceux-là tout d'abord ne laissent pas de trace. Mais il existe un autre genre de coups, celui-ci venu de l'intérieur, et dont on s'aperçoit trop tard pour y remédier. Irrévocablement s'empare alors de vous que jamais plus vous ne serez celui que vous avez été.<sup>17</sup>

Ce qui, d'après Deleuze, fait toute la richesse de cette phrase réside dans l'expression « *of course* ». « Peu de phrases, écrit-il dans la 22<sup>e</sup> série de *Logique du sens*, résonnent autant dans notre tête avec ce bruit de marteau. (...) Toute l'œuvre de Fitzgerald est l'unique développement de cette proposition, et surtout de son « bien entendu »<sup>18</sup> » Comment entendre ce « *of course* » ? Et pourquoi Deleuze y attache-t-il autant d'importance ? Le « *of course* » de Fitzgerald est à double tranchant pour Deleuze. Car, à la fois, Fitzgerald s'enfonce dans la fêlure, en fait quelque chose, mais s'y enfonce trop, trop loin, jusqu'à l'effondrement. Or, ce qui est en jeu dans les lectures deleuziennes de Fitzgerald, c'est précisément la question de la *limite*, du point de bascule qui suppose, pour être repéré, une écoute attentive de soi.

Tout d'abord, l'évidence que recouvre le « *of course* » ne saurait relever d'une conscience intellectuelle et réflexive qui se trouverait à l'origine du sens. Au contraire la conscience se trouve dépossédée de son pouvoir, car elle s'aperçoit toujours trop tard de ce qui se jouait sous elle, à son insu, dans le silence d'une fêlure qui s'approfondissait. Quelque chose nous échappe, quelque chose fuit et le sujet n'est plus à même d'opérer une « synthèse active ». Les morceaux ne se recollent pas entre eux. « C'est une chaîne forcée et brisée, qui

---

<sup>15</sup> SPINDLER, 2018 : 119-129.

<sup>16</sup> Cité par BEAUCAMP, 2011:20.

<sup>17</sup> FITZGERALD, 2021 : 35.

<sup>18</sup> DELEUZE, 1969 :180.

parcourt les morceaux d'un moi dissous comme les bords d'un Je fêlé.<sup>19</sup> » La première caractéristique de la fêlure réside dans le fait qu'elle apparaît toujours après-coup et que le sujet, en tant que tel, accuse et accusera toujours sur elle un retard qu'il ne rattrapera jamais. En effet, si nous sommes conscients du coup qui fêle, nous ne le sommes pas du tracé que la fêlure emprunte. Ainsi faut-il distinguer la fêlure comme moment et la fêlure comme chemin. Et c'est ce qui explique le fait que la fêlure invalide c'est ce que Deleuze appelle, dans *Différence et répétition*, la « reconnaissance ». Lorsque le sujet se fêle il ne se reconnaît plus : « Irrévocablement s'empare alors de vous que jamais plus vous ne serez celui que vous avez été<sup>20</sup> ». A la reconnaissance rassurante se substitue alors, de manière violente, la rencontre déstabilisante qui fait dérailler le sujet et qui le rend impuissant à penser comme il pensait avant. La fêlure constitue ainsi cette ligne de crête où le sujet peut retourner à un sens pré-conçu et pensé sur le modèle de la reconnaissance centripète ou, au contraire, affronter le non-sens et s'enfoncer davantage encore dans la fêlure. « [...] sous la rature comme sous le voile, on nous appelle à retrouver et à restaurer le sens, soit dans un Dieu qu'on n'aurait pas assez compris, soit dans un homme qu'on n'aurait pas assez sondé.<sup>21</sup> » Si la dette de Deleuze à l'égard de Fitzgerald est « immense<sup>22</sup> », c'est parce que ce dernier a accepté de faire l'expérience déchirante et douloureuse de la fêlure, qu'il a accepté, courageusement, de ne pas s'en détourner.

Qu'est-ce qui s'est passé pour que j'en arrive là? Qu'est-ce qui s'est passé pour que la vie telle qu'elle était s'effondre ainsi ? Comment rendre compte du fait que cela ne pouvait pas arriver autrement que cela soit arrivé? Ce que met en exergue cette fatalité du « *of course* », de l'idée selon laquelle Fitzgerald ne pouvait pas se fêler autrement qu'il ne s'est effectivement fêlé, c'est le fait que la fêlure se propage et chemine dans le plus grand silence. C'est ce qu'affirmera Zarathoustra: « Et crois-moi, je t'en prie, cher vacarme d'enfer, les plus grands événements, ce ne sont pas nos heures les plus bruyantes, mais les heures du plus grand silence<sup>23</sup> ». La fêlure avance silencieusement pour aboutir à une rupture d'équilibre, à un craquement qui rend l'existence intenable. Micro-fêlure qui se nourrit de ce qui arrive, des accidents de la vie et qui, en retour, se nourrissent d'elle pour se propager à leur tour.

[...] tout ce qui arrive de bruyant au bord de la fêlure et ne serait rien sans elle; inversement, la fêlure ne poursuit son chemin silencieux, ne change de direction suivant des lignes de moindre résistance, n'étend sa toile que sous le coup de ce qui arrive. Jusqu'au moment où les deux, le bruit et le silence s'épousent étroitement.<sup>24</sup>

Circularité mortifère de la fêlure qui s'approfondit à la faveur des accidents qui eux-mêmes avancent sous la poussée de la fêlure au point que, dira Deleuze, « deux éléments différent en nature: la fêlure qui allonge sa ligne droite incorporelle et silencieuse à la surface,

---

<sup>19</sup> DELEUZE, 1968 : 190.

<sup>20</sup> FITZGERALD, 2021 : 35.

<sup>21</sup> DELEUZE, 1968 : 180.

<sup>22</sup> DELEUZE, 2004, « L. comme littérature ».

<sup>23</sup> DELEUZE, 2006 : 178.

<sup>24</sup> DELEUZE, 1969 : 181.

et les coups extérieurs ou les poussées bruyantes qui la font dévier, qui l'approfondissent et l'inscrivent effectivement dans l'épaisseur du corps<sup>25</sup> ». L'accident relève de l'« effectuation » de la fêlure dans mon corps, à même mon corps au point que je ne suis plus en mesure de m'en départir. La fêlure devient *ma* fêlure, ce que je peux plus mettre à distance et qui, dans le même temps, révèle de moi ce qui ne pouvait pas arriver autrement. Comme le cristal se fêle de la manière qui lui est propre, chacun d'entre nous se fêle de la manière qui lui est propre. Une petite blessure du pied sans importance peut, rétroactivement, révéler toute une surface de fragilité dont on ne s'aperçoit qu'après-coup. Et ce que révèle donc la fêlure ce sont toutes ces zones et ces points de fragilité qu'un seul coup vient, relier. Les plis secrets et souterrains de la fêlure se déplient en une cartographie générale de notre fragilité.

### Double face empirique et métaphysique de la fêlure

Toutefois, si la fêlure ne pouvait pas ne pas arriver autrement qu'elle n'est arrivée, cela relève de ce que Deleuze appelle, en s'appuyant sur une distinction stoïcienne, l'accident. L'accident désigne la face empirique de la fêlure, son effectuation dans le corps, autrement dit son incorporation. Lorsque je me fêle, cela se traduit effectivement dans mon corps qui se trouve affecté par sa rencontre avec un autre corps. Ainsi, la fêlure se joue toujours entre l'intérieur *et* l'extérieur, au niveau d'une « zone d'indiscernabilité<sup>26</sup> ». L'accident relève ainsi d'une rencontre malheureuse avec un ou plusieurs autres corps en vertu de laquelle mon corps diminue dans sa puissance d'exister. Autrement dit la fêlure n'est qu'un mot tant qu'elle ne compromet pas le corps, tant qu'elle ne s'y incarne pas effectivement et tant qu'elle ne nous fait pas éprouver des affects qui surpassent le sujet, des affects intolérables, insupportables. Or c'est précisément cette expérience de l'insupportable que les écrivains, et notamment Fitzgerald, acceptent d'endurer. Il ne s'agit donc plus, à la manière de Hegel, de restaurer l'ancien sujet à travers une synthèse active ni, à la manière de Freud, de guérir la pathologie de la fêlure, mais, à la manière de Fitzgerald, d'en faire l'occasion, le *kairos*, de la pensée.

Quand Fitzgerald ou Lowry parlent de cette fêlure métaphysique incorporelle, quand ils y trouvent à la fois le lieu et l'obstacle de leur pensée, la source et le tarissement de leur pensée, le sens et le non-sens, c'est avec tous les litres d'alcool qu'ils ont bu, qui ont effectué la fêlure dans le corps.<sup>27</sup>

Mais la fêlure ne possède pas qu'une face accidentelle et empirique, mais également une face événementielle et métaphysique que Deleuze appelle, en s'adossant aux Stoïciens, l'incorporel. Si l'accident est ce qui, selon la logique attributive d'Aristote, s'incorpore à tel ou tel corps par la copule attributive « est », l'incorporel est ce qui passe *entre* les corps par la conjonction « et ». Chez Deleuze, le ET se substitue au EST car il désigne une rencontre qui, comme nous l'avons dit en amont, constitue le commencement hétérogénétique de la pensée. Si mon corps se fêle, se lézarde, cette localisation corporelle n'épuise néanmoins pas le *devenir* que la fêlure déclenche, autrement dit ce que je *peux* en faire. La fêlure corporelle est

---

<sup>25</sup> DELEUZE, 1969 : 181.

<sup>26</sup> DELEUZE & GUATTARI, 1982.

<sup>27</sup> DELEUZE, 1969 : 184.

comme entourée d'une vapeur d'être, une quasi-cause qui ouvre la possibilité à de nouvelles machineries. « Il est donc agréable que résonne la bonne nouvelle : le sens n'est jamais principe ou origine, il est produit. Il n'est pas à découvrir, à restaurer ni à réemployer, il est à produire par de nouvelles machineries<sup>28</sup> ».

Et il appartient en propre à l'écrivain de se mettre à l'écoute de ces nouveaux agencements<sup>29</sup>, de capter les forces souterraines et imperceptibles afin de les agencer autrement, différemment et de faire advenir l'événement qui, à son tour, devra s'incorporer selon une logique de la « contre-effectuation<sup>30</sup> ». Contre-effectuer ce n'est donc pas, comme le voudrait le penseur abstrait, se séparer de la fêlure comme si de rien n'était, mais au contraire en faire quelque chose à partir de ce qui arrive, *dans* ce qui arrive. « (...) doubler l'effectuation d'une contre-effectuation, l'identification d'une distance, tel l'acteur véritable ou le danseur, c'est donner à la vérité de l'événement la chance unique de ne pas se confondre avec son inévitable effectuation<sup>31</sup> ». Dans une perspective stoïcienne, Deleuze réintroduit la distinction entre ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous. Ce qui ne dépend pas de nous, ce sont les accidents de l'existence, ce que Pierre Zaoui appelle également la traversée des « catastrophes<sup>32</sup> », et ce qui dépend de nous c'est ce que nous contre-effectuons à même ce qui arrive, dans ce qui arrive à condition de se mettre à l'écoute de soi *et* du monde. La fêlure n'est alors plus envisagée comme restauration d'une subjectivité rassurante ou comme pathologie induisant une guérison par introspection, mais condition de possibilité, d'une crise du sujet qui se traduit par la création de nouveaux agencements. Si j'ai été blessé, alors certaines connexions ne peuvent plus se faire et doivent alors faire place à de nouvelles qui restent à tracer. La fêlure n'est donc pas uniquement à entendre comme accident qui arrive mais comme événement qui émerge :

L'événement lui-même est en décrochage ou en rupture avec les causalités : c'est une bifurcation, une déviation par rapport aux lois, un état instable qui ouvre un nouveau champ de possibles. (...) En ce sens, un événement peut être contrarié, réprimé, récupéré, trahi, il n'en comporte pas moins quelque chose d'indépassable. (...) : il est ouverture de possible.<sup>33</sup>

Or ce que ne semble pas encore résoudre *Logique du sens*, c'est la manière dont la fêlure doit éviter de s'altérer en craquement définitif. La fêlure s'inscrit à la fois dans une causalité historico-biographique mais également dans un devenir qui s'écarte de cette même structure causale. C'est en ce sens que la fêlure relève d'un paradoxe : expérience d'un non-sens qui appelle à la création d'un nouveau sens. Certes un processus de contre-effectuation doit être déclenché mais, dans *Logique du sens*, les modalités de ce dernier restent peu exploitées. La question reste entière : « comment tracer son mince chemin stoïcien, qui

---

<sup>28</sup> DELEUZE, 1969 : 180.

<sup>29</sup> La différence entre machineries et agencements ressortit à l'évolution conceptuelle et terminologique entre *L'Anti-Œdipe* et *Mille Plateaux*.

<sup>30</sup> DELEUZE, 1969 : 188.

<sup>31</sup> DELEUZE, 1969 : 188.

<sup>32</sup> ZAOUÏ, 2013.

<sup>33</sup> DELEUZE & GUATTARI, 1984 : 75-76.

consiste à être digne de ce qui arrive, à dégager quelque chose de gai et d'amoureux dans ce qui arrive, une lueur, une rencontre (...) ?<sup>34</sup> ».

### **Mille Plateaux : de la contre-effectuation à la reconfiguration**

Outre une dimension davantage politique que proprement sémiotique, l'évolution entre *Mille Plateaux* et *Logique du sens* se situe au niveau d'une conception du vivant comme « lignes » – concept que Deleuze et Guattari empruntent à Fernand Deligny. Il est d'ailleurs important, à notre sens, de noter que la ligne caractérise la trajectoire qui se dessine, qui se fait au gré des déplacements dans un « espace lisse<sup>35</sup> » ; mais, surtout, que cette ligne est faite par des enfants autistes, autrement dit par un « devenir-enfant<sup>36</sup> ». Or ce point nous semble capital afin de comprendre l'imbrication des lignes entre elles. L'approche de l'homme se fera désormais moins en termes de surface – concept que Deleuze délaisse peu à peu et qu'il réserve uniquement à la théorie stoïcienne des incorporels – qu'en termes de « carte ». L'appréhension de l'homme consistera dès lors à s'intéresser moins à son nom, moins à son essence, moins à sa forme, qu'à sa cartographie spécifique et singulière, avec ses zones de résistance, ses zones de fluidité, ses zones de rencontres et de bifurcation. Autrement dit, il s'agira de procéder à une « géophilosophie » en tant qu'elle fait apparaître ce qui se dérobe à l'œil nu. « Individus ou groupes, nous sommes faits de lignes, et ces lignes sont de nature très diverse<sup>37</sup> ». Tout l'intérêt éthologique de la ligne est donc de mettre en évidence la manière dont les individus, dont certains individus, échappent au quadrillage spatial<sup>38</sup>. Or il s'avère que ce concept de lignes est, selon Deleuze, déjà en germe dans la nouvelle de Fitzgerald de 1936. Ce qui nous semble dès lors intéressant de prendre en considération c'est la manière dont la cartographie d'un être permet de modérer le processus, peut-être trop brutal, trop violent, de la contre-effectuation. En effet, la contre-effectuation induit une rupture qui peut s'avérer déchirante pour l'individu au point que tout se détruit et que la contre-effectuation ne fasse dériver la fêlure en pulsion de mort. La fêlure contient toujours une face négative et potentiellement mortifère à laquelle il faut être attentif afin que, « bien entendu » tout ne s'effondre pas de nouveau. Il faut noter en ce sens qu'en mars 1936 Fitzgerald publie une autre nouvelle intitulée « Recoller les morceaux ». A la différence de « La Fêlure » qui faisait de la rupture un chemin possible de contre-effectuation, « Recoller les morceaux » tend davantage vers ce que nous pourrions appeler une *reconfiguration du sujet*, une « nouvelle vie du sujet<sup>39</sup> ».

[...] il arrive parfois qu'il faille garder l'assiette fêlée dans l'office et continuer à l'utiliser, car c'est un ustensile indispensable. On ne peut plus la mettre à réchauffer sur le poêle ni la

---

<sup>34</sup> DELEUZE, 2008 : 80.

<sup>35</sup> DELEUZE & GUATTARI, 1982.

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> DELEUZE, 2008 : 151.

<sup>38</sup> Il convient ici de remarquer que se joue l'influence de Foucault sur Deleuze par rapport à la conception de l'espace que celui-là développera dans *Surveiller et punir*. Le propre des sociétés disciplinaires qui émergent au XVIII<sup>e</sup> siècle pour Foucault consiste précisément à quadriller l'espace afin de normer les déplacements des individus. Or, dans *La volonté de savoir*, Foucault met en exergue la manière dont on peut se saisir autrement de l'espace en prélevant sur le milieu un territoire différent qui se fait au gré de trajets non anticipés, imprévisibles, imperceptibles.

<sup>39</sup> Nous empruntons cette expression à RAMBEAU, 2016.



mélanger aux autres dans la bassine à vaisselle, on ne la sortira pas tous les jours, mais elle peut encore servir<sup>40</sup>.

L'usage de l'assiette fêlée doit désormais se faire dans d'autres espaces, avec d'autres objets, dans d'autres lieux, autrement dit, elle suppose tout un réagencement<sup>41</sup> qui doit néanmoins passer, comme nous le montrerons ci-dessous, par des expérimentations lentes qui tranchent avec la contre-effectuation rapide et brutale.

### **La fêlure : une approche par l'intensité**

De quels types de lignes sommes-nous constitués ? Qu'y a-t-il dans ce « paquet de lignes » que nous sommes ? Comment fonctionnent-elles entre elles ? Deleuze et Guattari en repèrent trois à la faveur de leur lecture de Fitzgerald. Il y a tout d'abord la ligne de segmentarité dure qui correspond, peu ou prou, à un habitus social et qui fonctionne par séries binaires : riche-pauvre ; homme-femme ; blanc-noire. Il s'agit de « segments bien déterminés, dans toutes sortes de directions, qui nous découpent en tous sens, des paquets de lignes segmentarisées<sup>42</sup> ». Loin de dénier à ces lignes rigides leur importance, Deleuze et Guattari leur confèrent un rôle bien précis : stabiliser la vie. Ce sont, dira Nietzsche, de grandes habitudes rassurantes dans lesquelles nous inscrivons nos existences sociales. Ces lignes rendent possibles les identifications par le moyen de ce que Fitzgerald appelle des « coupures<sup>43</sup> ». Auto-détermination et hétéro-détermination parcourent ces lignes à segmentarité dure où nous nous déplaçons à travers un espace strié. Et du point de vue du mode de déplacement cela correspond au sédentaire.

À côté de cette ligne dure, molaire, il y a la ligne de *fêlure*, moléculaire où se passent un très grand nombre de choses qui ne sont déterminables, ni localisables en termes de séries binaires. Nous avons affaire, sur cette ligne souple de fêlure, à des phénomènes de bordure ou de marge qui passent par des « micro-mouvements<sup>44</sup> » que l'on peut capter via des postures, des gestes, des attitudes qui débordent de toutes parts les grands segments. Le métier de professeur peut faire l'objet de petits décrochages, de petites bifurcations.

Un métier, c'est un segment dur, mais aussi qu'est-ce qui passe là-dessous, quelles connexions, quelles attirances et répulsions qui ne coïncident pas avec les segments, quelles folies secrètes et pourtant en rapport avec les puissances publiques : par exemple être professeur (...) <sup>45</sup>.

La ligne moléculaire de fêlure laisse ainsi s'échapper à la marge du grand segment, sous lui, tout un ensemble de petits événements imperceptibles qui se déroulent selon des vitesses et des temps différents. « On passe d'un segment à l'autre par une sorte de cassure<sup>46</sup> ». C'est une toute autre histoire qui se joue. Ainsi la fêlure vient-elle distendre la

---

<sup>40</sup> FITZGERALD, 2021 : 57.

<sup>41</sup> Cité par A. BOUANICHE, 2007 : 175.

<sup>42</sup> DELEUZE, 2008 : 151.

<sup>43</sup> Cité par DELEUZE, 2008 : 153.

<sup>44</sup> DELEUZE & GUATTARI, 1982 : 240.

<sup>45</sup> DELEUZE, 2008 : 152.

<sup>46</sup> DELEUZE, 1980.

ligne de segmentarité dure, elle vient assouplir l'existence habituelle, trop habituelle au point que, à un moment donné, il ne se passe plus rien, l'avenir est scellé et le devenir étouffé. Avenir sans devenir, les habitudes personnelles et sociales voient s'éteindre la vie. « (...) à la fêlure se fait sur cette nouvelle ligne, secrète, imperceptible, marquant un seuil de diminution de résistance, ou la montée d'un seuil d'exigence : on ne supporte plus ce qu'on supportait auparavant<sup>47</sup> ».

La fêlure est, au contraire, l'occasion de réintroduire de la vie, de briser la coquille de l'œuf pour laisser émerger du nouveau. A travers la fêlure émerge, tel le clinamen lucrétien, de nouvelles rencontres – celle qui se passe entre Charlus et Jupien –, de nouvelles connexions, autrement dit de nouveaux agencements. Certes la fêlure vient fragiliser, vient fendiller les grands segments de nos existences mais, dans le même temps, elle réintroduit un élan vital qui, sans nous en rendre compte, s'est affaibli au point de rendre le monde insupportable. « Des flux ont mué, c'est quand votre talent est plus affirmé, que se fait le petit craquement (...) : immense soulagement<sup>48</sup> ». En étendant encore davantage la fêlure se produit alors une troisième ligne, la plus créatrice et en même temps la plus inquiétante : la ligne de fuite à la faveur de laquelle émerge, à certaines conditions, un nouveau « monde ». Ce qui caractérise la ligne de fuite c'est ce que Deleuze appelle le « processus<sup>49</sup> ». Le processus désigne un tracé qui ne préexiste pas au mouvement qui lui donne naissance, « comme si quelque chose nous emportait, à travers nos segments, mais aussi et surtout à travers nos seuils, vers une destination inconnue, pas prévisible, pas existante<sup>50</sup> ». Nous avons affaire ici à une telle distension de la fêlure qu'elle vient réactiver cette ligne première, cette ligne dont les autres lignes dérivent : la ligne de vie qui gît dans l'enfance, dès l'enfance. La ligne de fuite consiste ainsi à créer un territoire par le biais d'un déplacement inédit. Devenir-animal de l'homme qui fuit. Or, dans le même temps, cette ligne de fuite est celle qui présente le plus grand danger : se renverser en ligne de mort, tout emporter sur son passage, tout fragmenter, tout absorber dans trou noir. Saisi par le processus de devenir, emporté dans une déterritorialisation totale, l'être en question s'effondre, perd toute forme, toute consistance, toute résistance. La ligne de fuite dématérialise celui qui s'y engage au point de dire que « bien entendu, vivre c'est s'effondrer progressivement ». Ainsi, dans *Tendre est la nuit*<sup>51</sup>, le destin tragique de Dick Diver disparaissant littéralement sans laisser de traces. Ainsi, dans *Gatsby le Magnifique*<sup>52</sup>, la démolition totale de ce personnage de cendres voué à l'inévitable déflagration. L'œuvre de Fitzgerald, comme l'affirme si justement Deleuze, est hantée par cet effondrement intérieur qui se fait toujours à la faveur d'une rencontre qui vient opérer un petit craquement à travers lequel tout va fuir jusqu'à l'extinction finale, sans rémission possible.

Le pire n'est pas de rester stratifié – organisé, signifié, assujetti – mais de précipiter les strates dans un effondrement suicidaire ou dément, qui les fait retomber sur nous, plus lourdes que jamais. Voilà donc ce qu'il faudrait faire : s'installer sur une strate, expérimenter

---

<sup>47</sup> DELEUZE, 2008 : 153.

<sup>48</sup> DELEUZE, 2008 : 154.

<sup>49</sup> DELEUZE, 1980.

<sup>50</sup> DELEUZE, 2008 : 152.

<sup>51</sup> FITZGERALD, 1990.

<sup>52</sup> FITZGERALD, 2013.

les chances qu'elle nous offre, y chercher un lieu favorable, des mouvements de déterritorialisation éventuels, des lignes de fuite possibles, les éprouver, assurer ici et là des conjonctions de flux, (...) avoir toujours un petit morceau de terre.<sup>53</sup>

## Conclusion

Appréhender la fragilité sous l'angle de sa sœur menaçante la fêlure permet de mettre en exergue le fait qu'il ne s'agit pas uniquement d'une impuissance pathologique mais également d'une occasion de faire émerger l'événement métaphysique. Or cela suppose une écoute attentive aux agencements qui ne sont plus possibles, qui ne sont plus porteurs de vie et, dans le même temps, aux agencements qui doivent être créés ailleurs, sur un autre territoire qui reste à faire. La fêlure est donc indissociable d'une affectation empirique-accidentelle qui marque définitivement le corps et l'esprit, et d'un devenir-métaphysique qui en fait, au sens fort du terme, un événement. Or l'événement ne peut se faire qu'à la condition d'une « conversion » qui doit être accompagnée d'une lente et prudente expérimentation en vertu de laquelle le sujet ne cesse de se défaire et de se refaire sans qu'à aucun moment il ne trouve le repos dans la réconciliation.

---

<sup>53</sup> DELEUZE & GUATTARI, 1982 : 199.

## Bibliographie

- BEAUCAMP Maxime, (2011), « Deleuze et *La fêlure* de Francis Scott Fitzgerald : de *Logique du sens* à *Mille Plateaux* », *Klesis, Revue philosophique*, n° 20, p. 104-21.
- BOUANICHE Arnaud, (2007), *Gilles Deleuze, une introduction*, Paris, Pocket.
- CHRÉTIEN Jean-Louis, (2017), *Fragilité*, Paris, Les éditions de Minuit.
- DELEUZE Gilles, (2008), *Dialogues*, Paris, Champs Flammarion.
- (1968), *Différence et répétition*, Paris, PUF Epiméthée.
- (1969), *Logique du sens*, Paris, Les éditions de Minuit.
- (2014), *Proust et les signes*, Paris, PUF.
- (1980), *Cours de Vincennes, « Anti-Œdipe et autres réflexions »*.
- (2004), *Abécédaire*, Éditions Montparnasse.
- DELEUZE Gilles et GUATTARI Felix, (1982), *Mille Plateaux*, Paris, Les éditions de Minuit.
- (1984) « Mai 68 n'a pas eu lieu », *Les Nouvelles littéraires*, p. 75-76.
- FITZGERALD Francis Scott, (2021), *L'Effondrement*, Paris, Rivages Poche.
- (2013), *Gatsby le Magnifique*, Paris, Le Livre de poche.
- (2015), *Tendre est la nuit*, Paris, Folio.
- FREUD Sigmund, (1989), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, 31<sup>e</sup> conférence, Paris, Folio.
- GUATTARI Felix, (2021), *Lignes de fuite. Pour un autre monde de possibles*, La Tour-d'Aigues, Editions de l'Aube.
- HEGEL Georg William Friedrich, (2012), *Phénoménologie de l'Esprit*, Paris, GF.
- (1992), *Philosophie de l'Esprit*, Paris, Aubier Montaigne.
- HUSTON Nancy, (2011), *Ligne de faille*, Arles, Actes Sud.
- KEYES Daniel, (2009), *Les mille et une vies de Billy Miligan*, Paris, Le livre de poche.
- LOWRY Michael, (2008), *Sous le volcan*, Paris, Les cahiers rouges, Grasset.
- NIETZSCHE Friedrich, (2006), *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Garnier Flammarion.
- PAGÈS Claire, (2015), *Hegel et Freud, Les intermittences du sens*, Paris, CNRS Editions.
- RAMBEAU Frédéric, (2016), *Les secondes vie du sujet. Deleuze, Foucault, Lacan*, Paris, Hermann.
- SPINDLER Frederika, (2018), « Fêlure, ligne de fuite, événement : Deleuze et Fitzgerald », *Pratiques du hasard*, sous la direction de Jonathan Pollock, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, p. 119-129.
- ZAOUI Pierre, (2013), *La traversée des catastrophes*, Paris, Seuil.